

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 24 SEPTEMBRE 2004

ESSAIS MUSIQUES

Le soleil noir de Los Angeles

Le journaliste Barney Hoskins dresse un panorama de la musique californienne, des années 1940 à aujourd'hui. Épopée blanche qui se perdra dans l'industrialisation, l'occultisme et la cocaïne

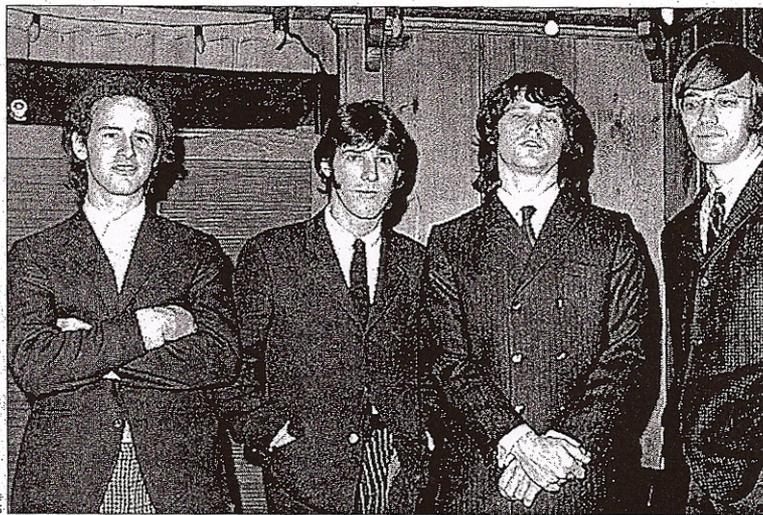
WAITING FOR THE SUN
de Barney Hoskins.
Traduit de l'anglais par Héloïse
Esqué et François Delmas,
éd. Allia, 512 p., 23 €.

Grâce aux traductions proposées par l'éditeur Allia, une précieuse bibliothèque des grands textes autour de la musique populaire s'est méthodiquement constituée depuis sept ans. Après le *Sweet Soul Music*, de Peter Guralnick, consacré au « rêve sudiste de liberté » porté par le rhythm'n'-blues, cap sur le paradis blanc de la Californie avec ce livre de Barney Hoskins empruntant son titre à un album des Doors.

Journaliste au *New Musical Express* et à *Mojo*, deux institutions de la presse musicale londonienne, l'auteur offre, à partir d'une masse de témoignages, un panorama dense de la musique à Los Angeles, des premiers souffles du jazz à l'incendie du rap. Cette saga érudite, mêlant artistes et producteurs, maisons de disques et clubs du Sunset Strip, ne sacrifie jamais l'humour et encore moins une ironie typiquement britannique.

Car le premier atout de *Waiting for the Sun* est ce regard étranger porté sur la méga(lo)pole. Hoskins s'inscrit d'ailleurs dans une longue filiation : la moderne Babylone a attiré les Anglais – « L'aridité même de l'air du semi-désert était comme une libération par rapport à l'humidité féide de l'Angleterre » –, et ceux-ci, avec leur scepticisme insulaire, furent sans doute les plus fins observateurs du mélange de superficialité hédoniste et de morbidité qui caractérise ce soleil noir promis à l'Apocalypse par la séismologie. « La Californie est un lieu étrange. En un sens, elle a tourné le dos au monde pour contempler le vide du Pacifique », observait déjà D. H. Lawrence.

Défini par Hoskins comme « une étude de l'interaction typiquement californienne entre la lumière et l'obscurité, ou entre le bien et le mal »,



Les Doors en 1967. De gauche à droite, Robby Krieger, John Densmore, Jim Morrison et Ray Manzarek

Waiting for the Sun accomplit un tour de force : évoquer en une trame des genres aussi différents que le jazz West Coast et le psychédéisme, le folk et le punk. Et réunir Chet Baker et Van Halen, Frank Zappa et Barry White.

HYPOCRISIE

Le premier chapitre permet de pointer l'hypocrisie de la mythologie californienne. Derrière le culte du corps et du surf, se cache « un programme implicitement raciste de suprématie de la race blanche » qui passe par l'éradication des Indiens et le confinement des Noirs dans le ghetto de South Central, ce qui rendra impossible ici l'éclosion du blues et du rhythm'n'blues. La musique à Los Angeles sera blanche, mais elle offrira leurs chances à des solitaires aussi peu sportifs que pho-

togéniques – les Phil Spector, Brian Wilson ou Randy Newman –, impitoyablement rejetés par les normes hollywoodiennes.

L'hégémonie de la pop était donc programmée, sa déchéance aussi à partir d'un double basculement. Le premier mène de l'artisanat à l'industrialisation, Hoskins datant du festival de Monterey (1967), « la fin de l'innocence, le Grand Moment du rêve hippie qui s'ouvrait sans le vouloir à tous les nababs du business musical » – pour aboutir à l'aseptisation symbolisée par les Eagles.

Le second se produit quand la triviale est rattrapée par le sordide. « De tous les groupes de L.A., les Doors furent les seuls à réaliser le profond changement psychique dans l'Amérique post-flower power, emboitant le pas aux chansons sinistrement ambivalentes de Love et des Rolling

Stones période Aftermath ». Hoskins décrit habilement cette dérive vers l'occultisme voire le satanisme qui devait aboutir à l'affaire Manson (août 1969), puis à la paranoïa et au repli individualiste aggravé par l'irruption de la cocaïne.

L'utopie californienne se consume dans le havre de Laurel Canyon, « une espèce d'Olympe pour la communauté rock, un endroit où les rescapés des jours de gloire du Sunset Strip pouvaient se détendre avec leurs chats et leur marijuana dans des cabanes à un étage construites n'importe comment et écrire des chansons intimes et introspectives sur les aventures qu'ils avaient entre eux ». En ignorant l'assourdissant silence des Noirs depuis les incidents raciaux de Watts, en 1965. Les émeutes de 1992 étaient déjà dans l'air.

Bruno Lesprit